

---

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT  
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

## BÉRENGÈRE COURNUT



### L'auteur :

Bérengère Cournut est correctrice dans la presse et l'édition, et écrivain. Un temps secrétaire du traducteur Pierre Leyris, dont elle accompagne les œuvres posthumes chez l'éditeur José Corti (*Pour mémoire*, 2002 ; *La Chambre du traducteur*, 2007), elle publie son premier roman, *L'Écorcobaliseur*, en 2008. Elle a publié trois livres aux éditions Attila et deux plaquettes de poésie à L'Oie de Cravan, où elle déploie un univers littéraire onirique empreint de fantaisie langagière. Elle est également auteure de *Palabres* (Attila, 2011), publié sous le pseudonyme Urbano Moacir Espedite en collaboration avec Nicolas Tainturier (ils apparaissent en page de couverture comme "traducteurs du portugol").

## BIBLIOSIAPHIE :

- *L'écorcobaliseur*, roman, éditions Attila, 2008
- *Nanoushkaïa*, poésie, éditions L'Oie de Cravan, 2009
- *Palabres*, roman publié sous le pseudonyme Urbano Moacir Espedite en collaboration avec Nicolas Tainturier (apparition en page de couverture comme « traducteurs du portugol »), éditions Attila, 2011
- *Schasslamitt*, recueil de contes, éditions Attila, 2012
- *Wendy Ratherfight*, poésie, éditions L'Oie de Cravan, 2014
- *Née contente à Oraibi*, roman, éditions Le Tripode, 2017

## Présentation sélective des livres :

- *L'écorcobaliseur*, roman, éditions Attila, 2008

### Présentation de l'ouvrage :



Depuis que l'écorcobaliseur a disparu, tout le monde s'interroge. La sœur de l'écorcobaliseur, qui fait des expériences sur le monde et construit des machines insolites, cherche son frère. Ses frères, d'ailleurs, car le frère de l'écorcobaliseur s'est aussi fait la malle. Rassemblant ses forces, elle explore sa mémoire, son passé, l'île où elle a grandi avec ses frères, en essayant de conjurer sa solitude et la fatalité du monde. Frères et sœur ont jusqu'ici formé un équilibre parfait, rigoureusement autonome, et rien, surtout pas les obstacles extérieurs, n'a encore perturbé cette mécanique. Or, ils ont fait front si longtemps au monde que celui-ci, humilié, se venge...

Que va devenir l'écorcobaliseur livré à lui-même ? Dans cette plongée au tréfonds de sa propre histoire, qui prend la forme d'une quête aussi bien que d'une enquête, la sœur de l'écorcobaliseur est assistée par des bédouins en exil, des loups de mer philosophes et des couples de rockers au grand coeur. Récit intime et maritime, servi par une écriture fantaisiste à souhait, *L'Ecorcobaliseur* est un roman singulier sur l'absence et sur la mémoire.

## Extraits de presse :

. Article publié dans le *Matricule des Anges* Juillet-Août 2008, par Thierry Guinhut

Dans un utopique paysage marin, qui ressemble à une côte bretonne éclatée, un meurtre est-il commis ? Le voyant une tête ensanglantée à la main, chacun imagine que l'Écorcobaliseur a tué son aîné.

L'Écorcobaliseur est au choix un " personnage au centre vide ", un " enfant qui tourne mal " ou un chargé des transmissions marines complexes, selon le Dictionnaire des choses rares et disparues. Ils sont une soeur et deux frères qui ont poussé " trop avant l'esthétique de la pugnacité ". Avec un capitaine et un bateau pour le moins étranges, la soeur entreprend alors un voyage maritime, qui est une quête, autant familiale que métaphysique.

Un " appareil à sonder les vides ", des Bédouins amenés par on ne sait quel vent à " La-Mer " avec leurs dunes de sable, des têtes qui parlent suite à l'efficacité de la " guillotine alternative ", un " macaque guitariste à piston ", un gouffre où tomber sans douleur ... On ne s'étonne plus ici du merveilleux.

Des métamorphoses et osmose insensées, physiques autant qu'affectives, émaillent le récit, non sans lyrisme. La jeune fille devient une " isandreline " qui entend son père philosopher sur les rapports humains et fraternels : " Le tout que vous formez s'oppose bien à la marche normales des choses, au manque originel ".

Quoiqu'on puisse penser au premier regard de cette poétique séduisante et farfelue, l'histoire est nantie d'une pincée de sagesse. La police s'en mêle, puis abandonne, la fratrie ayant disparu pour s'en aller vivre en harmonie dans " les zones menteuses ". Par un éditeur curieux qui a eu assez d'imagination pour republier Giovanni Papini et Ludwig Hohl, un roman ludique et loufoque d'une jeune auteur, mais dont le centre n'est pas tout à fait vide, quelque chose comme un conte surréaliste à la Michaux.

---

. Article publié dans *Le blog de Kalev* 2 janvier 2011

*L'Ecorcobaliseur* de Berengère Cournut et un OLN de belle facture publié par les éditions Attila, déjà responsables des *Jardins statuaires* et des *Mers perdues*.

L'Écorcobaliseur, mot inspiré d'un poème d'Henri Michaux reproduit en première page, est le nom, bien étrange certes, d'un personnage. Dans la petite île bien-pensante de Menfrez, ce personnage malfamé disparaît en emportant la tête coupée de son frère aîné. Leur soeur cadette, l'isandreline, héroïne du roman dont elle est d'ailleurs la narratrice un chapitre sur deux (l'autre est curieusement raconté à la troisième personne), et qui sait bien que le frère aîné, l'anicétonque, est vivant, part à la recherche de ses deux frères. Il importe que la fratrie se reconstitue, car leur relation fusionnelle est celle d'un univers à eux seuls. D'ailleurs, l'Écorcobaliseur est incapable de penser

sans son frère et sa soeur.

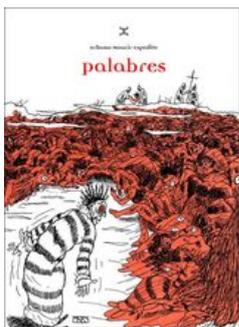
Pour cette quête, l'isandreline est pleine de ressource, car elle et sa fratrie sont de prodigieux inventeurs de machines étranges. A travers cet univers insituable mais essentiellement maritime, son voyage la mènera sur l'île de La-Mer, où vivent au côté des pêcheurs des Bédouins amenés avec leurs dunes par une tempête de sable. Elle connaîtra également un petit voyage à travers le corps d'un marin où elle entendra le récit confié par son père disparu, puis retournera pour un plus grand voyage vers La-Mer, en compagnie de son père adoptif qui emmène avec lui le cercueil de son épouse.

Bref, c'est ouvertement surréaliste, d'un surréalisme particulier, qui peut être d'un burlesque rafraichissant comme cela est un peu devenu le tout-venant des héritiers bâtards du mouvement, mais aussi se rapprocher d'une forme plus originale, celle de Michaux avec laquelle la parenté est établie dès la première page déjà évoquée : mêmes images un peu trash, souvent organiques, et même fabuleuses spéculations pseudo-scientifiques, qui pour parodier la science-fiction n'en restent pas moins très cohérentes dans leurs raisonnements absurdes.

*L'Ecorcobaliseur* montre donc que le grand arbre généalogique du surréalisme peut encore réserver des surprises jusqu'à l'heure actuelle.

- 
- *Palabres*, roman publié sous le pseudonyme Urbano Moacir Espedite en collaboration avec Nicolas Tainturier, éditions Attila, 2011

### Présentation de l'ouvrage :



Berlin, années 30.

Rosario, un Italien à la carrure gigantesque, couche dans une maison close avec Milla, une jeune rousse à la peau claire, beauté ravagée par la drogue. Grâce à Hirsute, le fils de la tenancière, il découvre ses origines : la jeune fille serait le seul spécimen en Europe d'un peuple latino-américain, les Farugios, dont toute la civilisation (politique, économie, relations sexuelles, diplomatie...) est fondée sur le langage.

L'Italien imagine un commerce matrimonial qui proposerait aux soldats aryens de s'unir à des femmes farugios. Il embarque pour l'Amérique, à la recherche de ce peuple mythique...

Librement traduit du portugol — ce patchwork, essentiellement oral, de brésilien et d'argentin —, *Palabres* est une fable sur la démocratie, un hommage grand guignolesque au roman d'aventure.

## Extraits de presse :

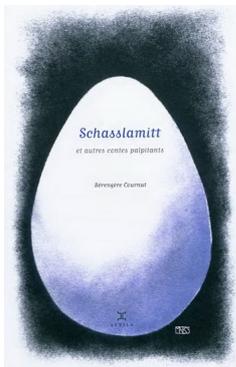
. Article publié dans le blog *Charybde 27*, 26 février 2016

On ne saisit pas très bien comment Hirsute, petite chose malingre planquée dans un bordel berlinois des années 30, se retrouve en pleine guerre civile latino-américaine entre Farugios et Guardanais, à la recherche de magnifiques rousses à marier à des nazis en mal de descendance ... Trimballé de situations grotesques en compagnons improbables, Hirsute n'est pas vraiment l'anti-héros de cette histoire, plutôt un témoin. Amoureux.

Dans un style riche en jeux de langages – car le langage est ici central – l'auteur passe du vaudeville à l'aventure exotique, du récit picaresque à la fable, dans un tourbillon réjouissant. Il y a dans cet humour quelque chose des meilleurs Italo Calvino. [...]

- 
- *Schasslamitt*, recueil de contes, éditions Attila, 2012

## Présentation de l'ouvrage :



Inspirée par l'amour des noms étranges et des êtres chers, Bérengère Cournut trace des miniatures, des portraits, de petites vies, où l'exceptionnel vient se nicher dans l'anodin. Il ne sert à rien de résumer ces histoires. Juste dire qu'elles sont frappées au coin de l'étrange et du quotidien. Lisez-les à haute voix, elles vous transformeront en oie.

## Extraits de presse :

. Article publié dans le site de *Franche Culture*, 25 mai 2012, par Marie Richeux

Sur le plateau du milieu, autres contes palpitants, des prénoms, et des histoires, *Shasslamitt*. Dix sept contes. L'art de comprimer le temps ou de l'allonger à l'extrême. Selon que l'on décide, au choix, d'arranger un destin à vitesse grand V, ou détailler un geste, un regard, dans un ralenti digne du microscope.

Beaucoup de liberté dans ces personnages croqués avec autant de rapidité que de précision. Beaucoup de rires. Et lorsqu'au détour d'une guerre, ou d'une profonde mélancolie, l'absence se met à peser, elle ne pèse jamais sur les mots.

Il est autorisé de croire que Berengère Cournut est autant réjouie par l'idée de raconter son histoire que par l'idée de lui offrir mille digressions. L'auteur parlons-en, on dit qu'elle est une lectrice heureuse de Michaux et d'Artaud, qu'elle a publié jusque là, textes courts en revues, et un roman aux éditions Attila, *L'écorcobaliseur*. *Shasslamitt et autres contes palpitants* est donc sa deuxième occurrence aux éditions Attila.

---

. [Article publié sur le site de Charybde](#)

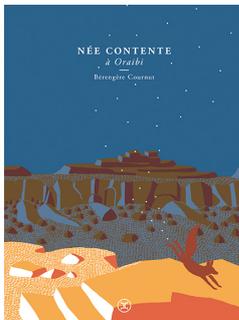
Une très belle petite chose, que ce *Schasslamitt*. Un recueil de textes très courts, entre la nouvelle et le conte, qui rappellent l'heure de l'histoire, le soir avant de s'endormir. Mais en grand. En adulte. De sorte qu'on voudrait les lire à voix haute, pour un amant, une amie, un cercle de proches, ou à voix basse, juste pour soi-même.

Bérengrère Cournut nous livre dix-sept pépites sur une superbe palette de nuances, qui vont du tendre au tragique, de l'humour à l'émotion. Et une poésie permanente, qui bouscule toute logique pour le plaisir des images et de la surprise. [...]

---

- *Née contente à Oraibi*, roman, éditions Le Tripode, 2017

### Présentation de l'ouvrage :



*Née contente à Oraibi* conte le destin d'une jeune Amérindienne d'Arizona. Le peuple hopi vit depuis des siècles sur un plateau aride, dans des conditions de dénuement extrême. Soumis aux contraintes d'une région désertique, il a développé une cosmogonie extraordinaire et des croyances qui font communier la vie et la mort, la lumière et la nuit, les esprits, les animaux et les hommes. À travers la quête d'une jeune orpheline qui salue le Soleil en riant, c'est la beauté de ce monde aux antipodes du nôtre qui se révèle, et demeure.

### Extraits de presse :

. [Chronique publiée sur le site de L'Humanité, 19 janvier 2017, par Sophie Joubert](#)

*Née contente à Oraibi*, de Bérengrère Cournut. *La quête initiatique d'une jeune Indienne hopi, orpheline à la recherche de son père. Un roman lumineux au cœur de la cosmogonie d'un peuple proche de la nature, des animaux et des défunts.*

*Née contente à Oraibi* est un ovni. Ni conte ni reportage ethnographique, c'est un vrai roman hopi, qui fait corps avec le paysage, épouse les rites et la cosmogonie de ces Indiens d'Arizona. Bérengère Cournut a rencontré les Hopi en 2011, lors d'un voyage au Nouveau-Mexique. Un an plus tard, elle a séjourné pendant une semaine dans un village, observatrice discrète, terrifiée à l'idée de perturber la vie de la communauté. Protégés de la colonisation par leur relative invisibilité, pacifiques, ils vivent sur un territoire aride, grand comme un département français, enclavé à l'intérieur d'une réserve navajo.

### *Dans le monde souterrain des esprits*

Débarassé de tout exotisme ou folklorisme, le roman restitue le quotidien des Hopi de l'intérieur, en épousant le point de vue d'une jeune orpheline, narratrice de sa propre histoire, de la naissance à la puberté. Née en riant « à gorge déployée », Tayatitaawa est « sortie du ventre de sa mère avec les pieds tordus ». Elle vit à Oraibi, un village perché sur l'un des quatre hauts plateaux volcaniques, les mesas, qui constituent le territoire hopi. Son récit est celui d'une émancipation, d'une quête initiatique sur les traces du père qui la mènera dans le monde des morts. Elle en reviendra plus forte, enfin libérée de ses cauchemars, de ses douleurs physiques et de la puissante emprise du groupe.

Élevée dans l'« îlot familial » du clan du Papillon, auquel appartient sa mère, « Celle qui salue le soleil en riant » est reliée au clan de l'Ours par son père, un homme ombrageux qu'elle accompagne dans ses longues marches. Sa mort, d'une maladie qui laisse l'homme-médecine impuissant, constitue une rupture dans la vie de Tayatitaawa et dans le roman. On quitte alors le quotidien pour s'enfoncer dans le monde souterrain des esprits, guidé par Måasaw, « dieu terrible mais bienfaisant ». Un monde entre rêve et réalité, entre transe et cauchemar, hanté par des figures animales mi-dieux mi-hommes, qui rappelle à certains égards l'univers de l'Estonien Andrus Kivirähk, l'auteur de *L'homme qui savait la langue des serpents*.

Depuis longtemps, Bérengère Cournut voulait écrire sur l'absence. Elle a trouvé dans la culture hopi un espace mental et géographique où se déploient ses questionnements les plus intimes. Plus linéaire que ses autres romans, plus grave que *Palabres*, épopée échevelée prétendument « traduite du Portugnol » écrite sous le pseudonyme d'Urbano Moacir Espedite, *Née contente à Oraibi* confirme une écriture singulière, généreuse et solaire. Un voyage en terre inconnue dont on revient profondément changé, réconcilié.

---

. [Chronique publiée sur le site de France Culture, 13 janvier 2017, par Manou Farine](#)

Bérengère Cournut, auteur de *Née contente à Oraibi* (Le Tripode, 2017), roman qui conte le destin d'une jeune Amérindienne d'Arizona. Le peuple hopi vit depuis des siècles sur un plateau aride, dans des conditions de dénuement extrême. Soumis aux contraintes d'une région désertique, il a développé une cosmogonie extraordinaire et des croyances qui font communier la vie et la mort, la lumière et la nuit, les esprits, les animaux et les

hommes. À travers la quête d'une jeune orpheline qui salue le *Soleil en riant*, c'est la beauté de ce monde aux antipodes du nôtre qui se révèle, et demeure.

---

. Article publié dans *Le Monde*, 13 janvier 2017, par Macha Séry

Sur le rabat de la couverture, Bérengère Cournut a fait inscrire une phrase un peu énigmatique, qui mérite explication : « *Avant de découvrir les terres et la culture hopi, j'écrivais en quatre couleurs. Le jour où j'ai plongé dans leur univers, j'en ai découvert quarante-huit supplémentaires. Beaucoup leur appartiennent, quelques-unes sont les miennes, que je ne connaissais pas.* » Un exergue en hommage à cette tribu d'une telle richesse symbolique qu'elle a, dit-elle, suppléé à son imagination baroque.

[...] Avec *Née contente à Oraibi*, son style a gagné en sobriété. La narration semble apaisée dans ce roman d'apprentissage et d'initiation, à l'instar des cérémonies qui tiennent une place prépondérante chez les Indiens hopi. Comme si la sérénité du « peuple de la paix » (traduction du hopi *hopitu-shinumu*) s'était transmise à l'écrivaine, lui soufflant inspiration et audace pour exaucer deux de ses rêves littéraires : écrire, un jour, un roman sur l'absence – « *dans le désert, cela prend tout son sens* » – et, pour des raisons privées, évoquer le deuil d'un parent au cœur de l'enfance. « *Les années durant lesquelles j'ai écrit ce livre m'ont aidée à vivre* », reconnaît Bérengère Cournut.

Le projet de *Née contente à Oraibi*, tentative romanesque sur les Hopi qui suit celle de Claudie Gallay (*Dans l'or du temps*, Rouergue, 2006), a germé lors des trois voyages, d'une durée totale de sept mois, qu'elle a effectués pour suivre son compagnon au Nouveau-Mexique. La région la plus aride des Etats-Unis, l'une des moins convoitées par les pionniers pendant la conquête de l'Ouest, là où se trouvent donc de nombreuses réserves navajo et des pueblos (villages) aux cultures relativement préservées. Ce n'est pas pour eux que Bérengère Cournut s'est passionnée, mais, par le hasard des rencontres, pour les Hopi habitant au nord-est de l'Arizona, soit à quatre heures de route d'Albuquerque. Des villages perchés sur des plateaux rocheux, les mesas, dont les fondations sont millénaires. Il s'agit d'une fédération d'une douzaine de clans portant des noms d'animaux (ours, papillons, blaireaux, serpents, etc.). Les Hopi, dont la société est peu conflictuelle, monogame et matriarcale, sont foncièrement fidèles aux valeurs de leurs ancêtres. Leurs croyances, leurs rituels religieux et les efforts qu'ils déploient pour survivre, grâce à l'agriculture et de rares troupeaux dans un environnement hostile, sont quasi inchangés depuis la nuit des temps.

Le temps, une notion qui, précisément, n'existe pas dans la langue hopi. Même s'ils disposent aujourd'hui d'hôpitaux, d'écoles, et commercialisent des bijoux, ainsi que des tapisseries dont les motifs sont copiés par de grandes enseignes de mode. Les rouleaux de chevelure de la princesse Leia, dans *Star Wars* (1977), pourraient avoir été inspirés de la coiffure traditionnelle des femmes hopi.

Ce peuple, qu'on dépossède aussi de ses biens culturels, en organisant, par exemple, à Drouot, à Paris, en mai 2016, une vente aux enchères de masques kachina, que les

Indiens considèrent comme sacrés, n'aime guère la publicité. Il se protège de l'exposition. Lorsque André Breton l'a visité, durant l'été 1945, il n'a pu prendre de photos ni procéder à aucun enregistrement. Dans son Carnet de voyage – dont les notes sont reproduites dans le tome III de ses Œuvres complètes (Gallimard, *Bibliothèque de la Pléiade*, 1999) –, il s'est borné à dessiner à la hâte les paysages traversés, de décrire des objets usuels ou culturels, de croquer en quelques lignes ou quelques mots les costumes et les villages en alvéoles, tels des ruches en adobes reliés par des échelles.

L'interdit – ni photos ni enregistrements – n'a pas été levé à l'heure des réseaux sociaux. Bérengère Cournut s'y est pliée lorsqu'elle a assisté, en 2012, à l'une des rares cérémonies ouvertes dans l'année à une poignée de visiteurs. Par pudeur, elle n'a osé interroger personne du village. « J'avais une peur malade de déranger. » Pourtant, c'est bien dans la peau d'une fillette puis d'une jeune fille hopi qu'elle s'est glissée pour *Née contente à Oraibi* ; une jeune fille narrante à la première personne les travaux et les jours, les relations familiales et claniques, sa découverte de la mythologie au fil d'un récit non daté et dépourvu d'actualité au sens strict du terme.

Bérengère Cournut a, dit-elle, « mauvaise conscience » de s'être appropriée une culture qui n'est pas la sienne, mais elle revendique son « rêve hopi ». « J'aurais voulu expliquer dans une postface en quoi mon livre est complètement hopi et pas du tout hopi. » Evidemment, elle s'est beaucoup documentée, puisant aux meilleures sources, notamment les classiques de l'ethnologie que sont *Soleil hopi*, de Don C. Talayesva (Plon, « *Terre humaine* », 1959), et *Le Livre du Hopi*, de Frank Waters (Le Rocher, 1992), afin de donner à ce « rêve » une forme rigoureusement réaliste. Elle en a un autre désormais : les Inuits.

---

. [Article publié sur le site LaLibre.be](#)

Le "peuple de la paix", c'est ainsi que les Hopis nomment leur tribu, qui vit depuis des siècles sur les plateaux arides de l'Arizona. Les conditions de vie extrêmes et l'isolement - leur territoire est enclavé dans celui des Navajos, ce qui a contribué à préserver en partie leur culture - ont en effet perpétué un mode de vie pacifique.

L'écrivaine se met dans la peau d'une fillette qui grandit à Oraibi, l'un des plus anciens villages hopis, à une époque qu'on devine postérieure à l'arrivée de l'homme blanc. "Née contente", Tayatitaawa (Celle-qui-salue-le-soleil-en-riant) est cependant "sortie du ventre de sa mère avec les pieds tordus", comme habitée par une ambivalence héritée de ses ancêtres, et en particulier de son père, un homme "rongé par un feu intérieur qu'il ne savait pas apaiser", qui meurt trop tôt.

Bérengère Cournut voulait "écrire un roman sur l'absence". C'est la figure paternelle, tantôt rassurante, tantôt fuyante, qui guidera la jeune orpheline, bientôt gagnée par un mal funeste, dans sa quête de réponses et de liberté, à travers les mondes visible et invisible.

. Article publié sur le site *Remue.net*, 9 Janvier 2017, Thomas Giraud

L'anthropologue, après avoir défini son objet, l'observe avec une distance gracieuse (lorsqu'il est talentueux!), un recul qui ne l'implique pas et qui lui impose de reconstruire, sans hiérarchie présumée, les relations à l'œuvre dans une communauté humaine qu'il ne connaît pas, les rites, les fonctions attribuées à telle ou telle pratique, à tel ou tel événement ou objet. Il nous propose alors une explication plausible de la manière dont on vit dans ces communautés.

Béregère Cournut dans *Née contente à Oraibi* va plus loin que l'anthropologue, et nous donne à lire un roman hopi, c'est-à-dire un roman dans les cadres et repères de vie des hopis, dans leurs visions du monde (des mondes), dans leur cosmogonie, leur médecine et leurs rites, en fin de compte dans le quotidien d'un hopi. Après avoir effectué ce travail distancié de l'analyse, Béregère Cournut écrit ce récit à la première personne du singulier, dans les pas de Tayatitaawa, jeune fille hopi que l'on suit de sa naissance à son départ d'Oraibi. Ce livre produit l'effet d'un petit miracle.

Certainement grâce aux connaissances précises, que l'on devine acquises et mûries pendant un certain temps, on est immergé dans cette vie quotidienne des hopis sans jamais l'impression d'une prise en charge artificielle de cette culture, de ce mode de vie. Le dépaysement est sidérant sans être pour autant total. On ne ressent jamais une distance qui nous éloignerait, nous désintéresserait ou nous empêcherait d'avoir toute empathie pour Tayatitaawa et les siens, alors pourtant que cela est aussi exotique et surprenant que de lire un roman d'anticipation. Peut-être parce qu'il y a quelque chose de séduisant et inspirant pour les hommes occidentaux contemporains dans la manière dont les hopis abordent le monde, la nature et la manière dont ceux-ci peuvent influencer nos vies ; peut-être aussi par cette manière qu'a Béregère Cournut de construire le récit. En effet, en dépit de cette grande érudition, on n'est jamais assommé, perdu par le contexte ; on est gentiment égaré par moment par ces concepts hopis, déroutants, par ces cérémonies intrigantes, par ces clans et puis on retrouve un chemin, grâce à la narration limpide et légère de Béregère Cournut.

Et c'est peut-être là que se niche la part la plus remarquable de ce livre : la limpidité du propos. Béregère Cournut trouve une manière forte de raconter l'histoire de Tayatitaawa, à hauteur d'enfant hopi où les choses sont découvertes et appréhendées simplement mais jamais de manière simpliste. L'auteure réussit à nous faire oublier qu'il pourrait exister un équilibre fragile entre dépouillement et simplisme. Le récit est très droit, comme un mouvement vidé du superflu qui n'aurait retenu que l'essentiel. [...]

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté  
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

[g.faivre@crl-franche-comte.fr](mailto:g.faivre@crl-franche-comte.fr)

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe  
FRANCHE  
COMTÉ Régional  
DU LIVRE